

pas vécu ni respiré tout le temps que le docteur était resté près de son lit ; le départ du jeune homme paraissait rendre au blessé la respiration et la vie.

Quand il fut bien certain que Gérard ne reviendrait pas, il se leva lentement, péniblement.

Lorsqu'il fut debout, il chancela, sa faiblesse était extrême.

Il porta les mains à ses yeux. Il avait un éblouissement. Il fut obligé de s'étendre quelques minutes sur son lit, attendant que cela fût passé.

Puis il traversa la chambre, se tenant aux meubles, ferma la porte à clef.

Sûr maintenant de ne pas être dérangé, il prit un à un les vêtements qu'il avait déposés dans un coin, les examina aux rayons du soleil couchant qui pénétraient par la fenêtre.

—Si l'on trouvait ces hardes, murmura-t-il, comment expliquerais-je l'état dans lequel elles sont... Il y a des gens qui seraient capables d'y découvrir de la boue de la forêt d'Halatte. Il y a bien ce médecin de malheur qui a tout vu, qui a tout regardé avec une insistance qui m'a gêné horriblement. Mais il n'a rien compris. Dans tous les cas, qu'il le comprenne ou non, celui-là ne dira rien : le secret professionnel l'en empêchera. Le transgresser, c'est chose grave, car il se déshonorerait. Puis, s'il faiblit, s'il découvre la mystérieuse histoire de cette blessure, j'ai un moyen de l'empêcher de parler...

Il resta rêveur, longtemps, la tête inclinée sur la poitrine.

—Etrange hasard ! murmura-t-il... Gérard est mon fils ! Et je suis entre ses mains... Il pourrait me perdre s'il devinait ? mais, qu'il devine ou non, il se taira... Allons au plus pressé... Le plus pressé, c'est de faire disparaître tout ce qui peut trahir ma blessure...

Comme on était en septembre et que parfois les soirées sont fraîches, en ce pays boisé où la forêt et l'Oise produisent souvent des brouillards épais, Daguerre avait fait apprêter son feu. Pour que celui-ci flambât clair et joyeux, il n'avait qu'à jeter une allumette.

Bientôt la flamme pétilla en s'élançant dans la cheminée avec un roulement sonore.

Avec un couteau de chasse, il déchira en longues et minces bandelettes chaque pièce de ses vêtements épars. Et au fur et à mesure qu'il les déchirait, il les mettait dans la flamme, les retournant du bout de la pincette pour en activer la combustion.

Il détruisit de cette façon le paletot, le gilet, le pantalon et la chemise. Quant aux souliers, il se contenta de les laver, puis alla jeter l'eau souillée de boue et de sang dans les cabinets d'aisances.

Les linges dont il s'était servi pour s'essuyer en rentrant, maculés de taches sanglantes, furent brûlés également.

Tout était fini. A présent, on pouvait venir. Les taches des draps n'étaient pas apparentes. Avec des précautions, on ne les verrait pas.

Il regagna son lit. Il était épuisé. Il ferma les yeux. Il était temps qu'il se couchât, car il perdait connaissance.

Son évanouissement dura longtemps. Enfin, il en sortit.

—Dieu que je suis faible ! murmura-t-il... Il est vrai qu'on le serait à moins !... Quelle atroce et épouvantable nuit ! Et comme on vieillit en ces heures-là... Je suis faible... pourtant, je me sens mieux... C'est bon de vivre... Il me semble que je mangerais avec appétit.

Il sonna. Le valet fut quelques minutes sans venir.

M. Daguerre a besoin de quelque chose ? demanda-t-il.

—Je voudrais du bouillon et un peu de viande froide, avec un doigt de vin de Bourgogne...

—Je vais servir monsieur... Je demande pardon à monsieur de l'avoir fait attendre avant de répondre à son coup de sonnette, mais j'étais si effaré par tout ce que je viens d'apprendre.

—Quoi donc ?

—Eh ! monsieur, les gens de justice sont en ce moment au château. Figurez-vous que cette nuit M. Valognes a été assassiné en traversant la forêt d'Halatte, et mon maître a failli l'être aussi. Une balle l'a frappé à la tête, heureusement sans gravité.

—Et que fait la justice au château de Beaufort ?

—D'abord, on a reconduit monsieur chez lui. Mon maître étant parti avec M. Valognes, hier soir, n'avait pas sa voiture, et sa blessure le faisant souffrir il ne pouvait revenir à pied.

—Mais c'est tout naturel. Il n'y a pas de quoi vous effaroucher.

—Seulement, j'ai entendu vaguement qu'il était question de revolver. Mon maître avait l'air tout contrarié et M. Gérard aussi.

—Ah ! M. Gérard est encore ici ?

—Il a rencontré ces messieurs qui arrivaient au moment où il venait de sortir de chez vous. Il est entré avec eux.

—M. Beaufort n'a pas demandé à me voir ?

—Non. Pas jusqu'à présent.

—Si l'on me demande, vous répondrez que, m'étant trouvé plus indisposé, je me suis couché et je repose.

—C'est compris, monsieur. Ce sera la vérité, du reste.

Jean se retira.

—Si Beaufort se souvient qu'il veut se battre avec moi, il sera ici tout à l'heure, mais il attendra que je sois sur pied. Et quand je serai sur pied...

Une douleur plus aiguë du côté de sa blessure lui arracha un cri. Il se tint immobile pendant quelques minutes.

—Est-ce que le docteur n'aurait pas extrait la balle ? se dit-il. Mais si... c'est ce qui m'a soulagé... Et même je la lui ai vue entre les mains. Il l'examinait... qu'en a-t-il fait ? s'il l'a gardée, c'est qu'il a des soupçons plus précis... Quels soupçons ?... Et s'il cherche à les confirmer... s'il veut acquiescer une certitude... je suis perdu...

Il se lève de nouveau, rôle par la chambre, cherche partout.

Nul part il ne retrouve le projectile.

—Il l'a emporté, plus de doute !... ah ! malheur ! !

Soudain, il entend du bruit.

C'est le valet de chambre qui revient avec ce qu'il a demandé, un bol de bouillon, de la viande froide, du vin de Bourgogne.

Il entre.

Daguerre s'est rejeté vivement dans son lit. Jean a la figure bouleversée. Daguerre le remarque.

—Que se passe-t-il ?

—Ah ! monsieur, quel malheur ? quelle catastrophe !

—Eh bien, quoi ?

—M. Beaufort, mon pauvre maître !

—Que lui est-il arrivé ?

—Le juge l'a emmené, monsieur...

—Arrêté ? Beaufort ?

—Oui, monsieur, arrêté comme s'il était possible de croire que c'est mon maître, la douceur même, qui a assassiné M. Valognes, un ami ! Quel malheur ! n'est-il pas vrai ?

Il pose sur une petite table tout ce qu'il tient à la main, et sort en pleurant tout haut, après avoir placé la table près du lit de Daguerre, afin de permettre à celui-ci de se servir.

Et Daguerre, le regard mauvais, un sourire cruel sur les lèvres, Daguerre murmure :

—C'est singulier comme je me sens en appétit ! ! !

Que s'est-il passé au château ?

Ainsi que nous l'avons dit, le juge d'instruction avait fait monter Beaufort dans sa voiture pour le ramener à Creil.

Il l'avait reconduit jusque chez lui.

Là, M. Laugier avait dit :

—Pourriez-vous me montrer votre revolver, M. Beaufort ?

Beaufort était sans défiance.

—Je ne demande pas mieux. Veuillez vous donner la peine de monter avec moi jusqu'à mon cabinet. Vous verrez que je ne vous ai pas menti. Seulement je ne vois pas trop de quelle utilité cette comparaison pourra être pour l'enquête.

Le juge ne répondit rien.

Ils étaient descendus de voiture. Ils entrèrent au jardin. Gérard longeait l'allée. Il venait de quitter Daguerre et il songeait, la tête baissée, à toutes ces mystérieuses énigmes qui emplissaient sa vie depuis deux jours.

Beaufort l'accosta.

—Vous veniez me chercher ?

—Non, c'est M. Daguerre qui est au lit, souffrant.

—Tiens ! Qu'a-t-il donc ?

—Je ne sais pas encore, dit le docteur, gêné.

—Malade ? lui ? Allons donc ! murmurait Beaufort. Un séducteur d'enfant ne peut être qu'un lâche. S'il est malade, c'est qu'il a peur de se trouver en face de moi ! Et tout à coup, pensant qu'il aurait besoin de témoins pour ce duel.

—Vous partiez ?

—Oui.

—Ne pourriez-vous m'accorder un quart d'heure ?

—Très volontiers.

Beaufort précéda le juge, Pinson et Gérard dans l'escalier qui conduisait à son cabinet de travail. C'était là, dans ce cabinet que la veille, Marceline était venue demander pardon à son mari. C'était là qu'elle lui avait appris qu'il avait une adorable fille, Modeste !...

Il y pensait, en pénétrant au milieu de ses objets, de ses meubles familiers

—Modeste ! Modeste ! ! ! ma fille ! Je vais donc aller te voir, je vais donc pouvoir te serrer dans mes bras !

Et s'adressant à ceux qui l'avaient suivi :

—Voici mon revolver, dit-il.

Et il se dirige de confiance vers la panoplie sur la tenture rouge de la muraille. Son bras se lève pour décrocher l'arme à la place où il sait qu'elle est toujours pendue... mais son bras reste levé... ses yeux restent fixés en l'air sur la panoplie...

JULES MARY

A suivre

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman intitulé :

## LES MANGEURS DE FEU

PAR LOUIS JACOLLIOT